

**Richard
Morgiève**
La mission

JOELLE
LOSFELD
EDITIONS

Richard Morgiève

La mission

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

À Ralph Schoolcraft

À Edwige Allaert

Le car m'a laissé au bord de la route. Il a eu du mal à redémarrer, la côte était rude. J'ai regardé le chemin qui montait dans les châtaigniers, c'était là que j'allais. Ça serait peut-être mon dernier placement. Si je tenais un an, j'aurais mes dix-huit ans et l'Assistance m'émanciperait. Je serais libre. Plus personne ne déciderait à ma place. J'aurais ma vie pour moi, au moins l'illusion. C'était le milieu de l'après-midi, il faisait doux. Un écureuil a traversé la route en terre comme s'il allait chez les Henriot. J'ai décidé de prendre un peu de bon temps. Je suis descendu vers la rivière que j'avais aperçue à travers les vitres du car. J'ai fait une cinquantaine de mètres dans la forêt, handicapé par la valise. Je l'ai abandonnée au pied d'un chêne vert, elle ne risquait rien.

Je me suis laissé emporter par la pente, pour un peu j'aurais roulé. Je suis arrivé sur un promontoire. Il dominait la rivière de deux étages, s'enfonçait dans l'eau claire et profonde d'une baignoire en pierre alimentée par une cascade. C'était beau. J'ai ôté ma chemise, mes godillots, mes chaussettes. Je me suis assis. J'ai regardé mes pieds, mes mains, mon torse. C'était moi, une partie de moi. J'étais seul, je faisais ce que je voulais. Pas d'espion, pas de patron. Je me sentais calme, un calme que je ne connaissais pas. Je me disais que c'était un moment important sans savoir pourquoi.

Bernard m'avait donné une Gauloise en me disant de la fumer en pensant à lui. Elle était dans ma poche, dans une boîte en fer avec les allumettes. Bernard était resté à la ferme des Vala. Il avait le cerveau qui marchait mal. Maintenant on était séparés, on ne nous demandait pas notre avis. Ce salaud de Vala le ferait travailler plus qu'une bête. Il avait jeté mon dictionnaire dans la fosse d'aisance. Je lui avais cassé la gueule. Il ne pouvait pas porter plainte. J'en connaissais trop sur ses saletés. Je rachèterais un dictionnaire.

J'avais fumé sans en profiter. J'ai écrasé le mégot. J'ai déchiré le papier qui entourait le tabac et j'ai dispersé ça au vent. C'était un vieux qui m'avait montré le geste sans savoir que je l'observais, un vieux de l'hospice. Je ne l'avais plus revu, tout le monde l'avait oublié. Il restait son geste mystérieux. Un héritage. J'avais ça. Quelques bons souvenirs, des moins bons. Vivre était une drôle d'expérience. Mourir, je verrais bien.

Je me suis approché du bord du promontoire. J'avais du plaisir à marcher pieds nus. Ça changeait des godillots, du fumier. C'était mon anniversaire. Chaque année, je faisais quelque chose de particulier, comme ça j'avais l'impression que je n'étais pas né pour rien. L'eau m'attirait. Elle me mettait au défi, je ne savais pas nager. Je n'avais pas de famille non plus, et je vivais. Je me suis lancé en avant. J'ai crié... Ça faisait longtemps que je devais en avoir envie. L'eau s'est refermée sur moi, froide. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu un autre monde, que je ne connaissais pas. Je suis remonté à la surface. J'étais plus que content. J'ai fait quelques mètres, et je me suis hissé sur un rocher, au soleil. Je n'oublierais pas cet anniversaire. J'ai sorti mon couteau de ma poche, j'ai déplié la lame pour qu'elle sèche. Je me suis étendu sur la pierre chaude, c'était agréable.

Des ombres sont apparues sur l'eau... Cinq hommes étaient groupés au bord du promontoire qui me surplombait. L'un d'eux avait un fusil en bandoulière. Un autre a brandi ma valise. Du bruit derrière moi, je me suis retourné... Ils étaient plusieurs, armés.

— T'es qui, toi ? a dit un blond, tu fais quoi, là ?

Une mitraillette en pendentif, je ne le sentais pas celui-là. Tout du sale type.

— Je suis placé dans une ferme.

Mon nom, ça ne valait rien. Un nom de l'Assistance. La preuve, le blond ne me l'avait pas demandé. Je me suis levé. Sur le ring, il fallait se tenir debout, quitte à se faire coucher.

— Et pourquoi t'y es pas ?

— Bah, j'ai piqué une tête avant.

— C'est qui ?

— Les Henriot.

— Ils se sont fait leur beurre, eux, se sont pas gênés ! a grommelé un gars au visage grêlé.

— T'inquiète, Machard, a dit le blond, ils payeront.

Ils me dévisageaient tous en silence, plutôt hostiles. Un énergumène coiffé d'un chapeau de paille a surgi. Il avait un accordéon sur le ventre. Une gaine, pour un poignard j'imaginais, sanglée à la cuisse. Pas de fusil. Il a joué les premières notes de *La Marseillaise*.

— T'sais quel jour on est ?

— Le 6.

— Et t'sais ce que c'est ?

J'ai fait non.

— La Saint-Norbert... Et la Libération au passage.

Il a utilisé son instrument tel un klaxon.

— Ils ont débarqué, a déclaré un homme, ce matin.

Différent des autres, plus âgé. Un instituteur ? Ils avaient débarqué ? Et le jour de mon anniversaire ? Je n'en revenais pas.

— Tu as quel âge ?

— Dix-sept.

— L'âge de s'engager.

— Tu choisis, a dit le blond, les Henriot ou nous.

— Non, l'a repris l'instituteur, non, Courbi ! Pas nous, la France.

Le blond a haussé les épaules, il n'osait pas tenir tête à l'instituteur.

— On n'a qu'une patrie, non ? ai-je répondu.

Pour une fois qu'on me laissait choisir.

— Jolie réponse, a remarqué l'instituteur.

Il m'a tendu la main :

— Bonnet.

— Jacques, Jacques Paul, me suis-je présenté en lui serrant la main.

Au fond, c'était la première fois que je me présentais, qui se souciait de l'identité d'un prolo ? Quant à la patrie, c'était ce qu'on filait à bouffer aux pauvres. J'aimais mon pays et lui ne m'aimait pas. L'accordéoniste m'a donné une bourrade amicale :

— Moi, c'est Léon, comme le pape ! L'accordéon, c'est pour les Américains, je l'ai trouvé hier... À titre personnel, je préfère la guitare et le transat.

Celui qui exhibait ma valise tout à l'heure, là-haut sur la rive d'en face, l'a posée à mes pieds.

— Y a pas grand-chose dedans.

— Ce qu'a un pauvre.

Il a opiné.

— J'ai mis tes affaires dedans et tes quelques économies... Moi, c'est Pierrot.

On s'est serré la main. J'ai ouvert ma valise. J'avais quatre cents francs dans ma chaussure gauche, coincés derrière le contrefort. Ils y étaient. J'ai rencontré le regard de Pierrot. Il m'a souri. Je me suis assis pour mettre mes chaussettes, mes grolles. Le pantalon sécherait sur moi.

— On va sur le plateau, a dit Bonnet, il y a eu un parachutage.

— Des armes, a expliqué Pierrot.

— On en manque, a précisé l'accordéoniste.

— Pour dire qu'on n'en a pas, a renchéri Pierrot. À part la Sten de Courbi et le Lebel du Postier... C'est pas avec des fusils de chasse et un accordéon...

L'accordéoniste a joué quelques notes.

— Lui, il s'enraye pas !

Ça semblait s'adresser au blond et à sa mitraillette.

Il m'a fait un clin d'œil :

— Je suis contre la guerre et pour la liberté.

Je me suis levé en passant ma chemise.

— Faut y aller, a dit Bonnet, on en a pour des heures.

J'ai empoigné ma valise... Les Henriot m'attendraient longtemps. Je venais de dire merde à l'Assistance.

— Avec ta valise, on dirait que tu pars en vacances, s'est amusé Pierrot.

Il avait raison, c'étaient mes premières vacances. Celui qui se nommait Machard a traversé à gué, suivi par Courbi et d'autres. On allait remonter la rivière, séparés en deux groupes, chacun sur une rive. Une quarantaine de gars. C'était la guerre depuis des années et là je la faisais. C'était mieux que la subir... J'en avais marre de l'esclavage. Léon a jeté son chapeau de paille, cela m'a troublé sans que je sache pourquoi. Il a dû s'en rendre compte et m'a dit :

— Ça va, ça vient, un chapeau... Quelqu'un le portera !

On a fait halte vers les huit heures, avant le plateau, sous des pins. C'était la nuit. Ça sentait la résine et la sueur. La lune nous éclairait un peu. Il commençait à faire froid. On m'a mis dans les mains un morceau de pain et un bout de saucisson. Je n'en demandais pas plus. Je n'avais pas mangé depuis la veille.

— D'où tu viens ? a questionné Pierrot.

— Une ferme... Près de Valence... Et toi ?

— Saint-Pierre-de-Colombier... Pas loin d'ici.

Une bouteille de vin a tourné, j'ai bu une rasade.

— Pas de cigarette, Jacques, a recommandé Bonnet. C'est un coup à se faire repérer.

— On en a plein, a commenté Pierrot. On les a trouvées dans un container. Des anglaises... Faut juste s'y habituer.

Ce n'était pas un problème pour moi, je fumais le dimanche, une cigarette à la place de communier.

— On a rendez-vous dans trois heures, a expliqué Bonnet. Des patriotes sur le plateau. Les containers sont tombés pas loin de chez eux, ils les ont planqués. Ils ont deux mules qu'ils nous prêteront, on cachera les armes et on leur rendra leurs mules... Tu ne vas pas dormir tout de suite, Jacques.

— J'ai pas sommeil.

À ce jour, je n'avais pas usé de matelas. Je dormais peu. Je n'avais pas été habitué aux grasses matinées. Le boulot du petit matin au soir, voire à la nuit, aux moissons par exemple. Cette année, ça se ferait sans moi. Non, je n'avais pas envie de me coucher, j'étais dans l'attente de ce qui allait se passer. L'aventure. J'ai pensé à Bernard. Peu à peu je l'oublierais. On devait oublier pour vivre. Sinon la peine nous entraînait au fond du trou. Peut-être que notre cerveau ne pouvait pas tout garder en mémoire, il se délestait pour pouvoir affronter le présent ? J'ai levé les yeux vers le ciel. Il ne me voyait pas... Et

j'attendais quelque chose de lui. C'était idiot. L'espoir, c'était comme la peine, ça pesait. On attendait, on attendait et on était déçus. J'avais compris ça au fil des déboires. À force d'espérer, je m'étais senti acculé, condamné. Je n'avais pas ce que j'espérais, demandais. J'ai cessé de prier, j'avais treize ans. Dieu n'existait pas, en tout cas pour moi. J'ai décidé de vivre en faisant de mon mieux pour m'aider... Être prêt à saisir la bonne opportunité. Je vivais dans l'instant et c'est ainsi que j'avais tenu le coup, que je m'étais aguerri. Le tout était de choisir au mieux. Et une fois que c'était fait, d'aller de l'avant. J'évitais de parler. J'en disais le moins possible. J'évitais de montrer mes sentiments pour pas qu'on en profite... Léon sommeillait tout près, les pieds sur son accordéon « pour faire circuler le sang ». Il m'avait assuré qu'il avait voulu devenir prêtre et qu'il avait perdu la foi... Je ne savais pas si c'était vrai.

— Tu tiens à ta valise ? s'est enquis Bonnet.

Il s'était approché de moi, ainsi je voyais son visage.

— Pas tant que ça.

— Et son contenu ?

— Quelques vêtements.

— Si on t'en trouve ?

— J'y gagnerai.

— Il vaut mieux que tu aies les mains libres... Au retour, tu risques d'être chargé.

J'ai ouvert ma valise, j'ai pris le chandail en laine grise, un slip, une paire de chaussettes. Mon bout de savon. J'ai refermé la valise... Quelqu'un la verrait peut-être ? Quelqu'un qui aurait besoin d'un pantalon élimé, voire d'une valise ? De mon jeu de dames que je m'étais acheté sur le catalogue de la Manu ? J'ai passé le chandail.

— C'est mieux, a affirmé Pierrot, t'es plus camouflé.

J'ai mis mes biens dans mes poches.

— Tu nous suis, a dit Bonnet. Si tu as un problème, tu nous le dis... Si ça va mal, ou si tu as perdu le contact... Tu vas à Burle, faut redescendre la rivière. L'église sur ta gauche, tu continues jusqu'à une voie romaine qui démarre sec, à gauche. Tu la prends et tu marches... Ça grimpe, tu croises une première

bifurcation, sur la gauche, tu continues et tu t'arrêtes à un croisement de chemins, l'un va vers la droite. Tu restes là... Tu attends.

— Tu te fais pas remarquer, a conseillé Pierrot. Demain, après minuit... Tu vas là, tu attends.

Il m'a tapoté l'épaule et a ajouté :

— Y aura pas de problème.

Il m'a donné un paquet de cigarettes.

— Pour tout à l'heure.

Je me suis retourné pour voir la valise. On marchait en file indienne, coincés entre le ciel et la terre. C'était le destin des hommes, les marins n'y échappaient pas, leur terre, c'était la mer. Je profitais de ce moment de mystère et de liberté. L'air que je respirais me faisait du bien. Pierrot m'a souri. Comme en réponse à la question de la fraternité que je n'osais plus me poser.

On s'approchait de la ferme des Puys, elle se détachait de la terre sombre et se découpait dans le ciel clair, lumineux. Le projecteur s'est allumé et ça s'est mis à tirer. Je courais. Instinctivement. Le plus vite que je pouvais en zigzaguant. Les détonations pétaient sans discontinuer, des balles sifflaient. Des cris. Des vociférations en allemand. Quelqu'un a hurlé, une plainte stupéfaite... L'accordéon a couiné.

Je courais sans réfléchir, je filais à travers champs. Je me suis retourné, je ne voyais plus la ferme, ni le projecteur qui éclairait le ciel. Ça tirait, criait toujours. Des phares sur la gauche. Les Benz patrouillaient pour couper la route aux fuyards, les empêcher d'atteindre la forêt, les vallées. J'ai accéléré pour me cacher près des genêts. Je me suis couché. Le camion à ridelles est apparu, il roulait lentement. Quatre soldats debout des deux côtés du plateau, leurs fusils en joue. Deux autres manipulaient des phares aveuglants. Leurs faisceaux de lumière blême fouillaient les deux côtés de la chaussée à la recherche d'une victime. Si j'avais pu m'enterrer, je l'aurais fait. J'ai enfoncé mon visage dans l'herbe. Je craignais que mes yeux ou ma peau n'attirent l'attention des tueurs. S'ils me repéraient, je ne verrais pas la mort... Ça me révoltait. Pour autant, lever la tête me semblait être une forme de suicide. Le bruit du moteur m'assourdissait. J'étais si contracté que j'en avais mal. J'ai cru sentir la chaleur du faisceau lumineux passer sur moi. Je n'ai pas bougé jusqu'à ce que je me rende compte que le camion s'était éloigné et que je ne l'entendais plus.

J'ai levé la tête et vu les ténèbres. Je me suis redressé en ayant peur de mourir percé par une balle. J'ai pensé que si je n'avais pas mis mon chandail, j'étais bon. Ma chemise à carreaux m'aurait servi de cercueil... Des gémissements. J'ai cherché à m'orienter. La peur me tenait. J'étais en court-circuit. J'ai tenté de me calmer, de contrôler ma respiration. Des coups de fusil au loin. Et de

nouveau les plaintes tout près. Un gars blessé. Je n'ai pas mis longtemps à le trouver... Pierrot était couché sur le dos.

— Y a quelqu'un ? a-t-il bredouillé.

Il a essayé de bouger la tête, n'y est pas parvenu. Il n'avait plus de visage, c'était insupportable.

— C'est moi, ai-je murmuré.

— Ah, c'est toi... Bien content.

Je lui ai pris la main.

— Me regarde pas... D'accord ?

— D'accord.

— On s'est fait donner, par des Français... Quel malheur... J'ai honte.

Je le comprenais. Des coups de feu là-bas... Là-bas, tout au fond de la nuit.

— Ils vont s'en tirer, tu vas voir... Tu te souviens où tu dois aller ?

— Oui, Pierrot.

— Méfie-toi de Courbi, c'est pas un homme d'honneur... Et pour Léon... Fais gaffe.

Il s'est tu, je n'en pouvais plus.

— Tu sais ce que tu veux faire plus tard ?

— Pas trop.

— Pars de ce pays, il s'est vendu et se revendra.

Il a toussé et vomi des glaires ensanglantées.

— Je vais te quitter, petit, je le sens... On n'entend pas la balle qui nous tue.

J'aurais voulu être sourd.

— J'ai de la chance que tu sois là, avec moi... J'ai un peu d'argent dans les poches. Prends mes papiers et fais-les disparaître... Je n'ai personne à prévenir.

Je m'en voulais... Comment être témoin de *ça* ?

— C'est triste de mourir comme moi, a-t-il balbutié, aussi laid. J'aurais voulu mourir autrement, avec mon visage... Adieu, petit, merci d'être là.

Je l'ai senti partir, ce n'était pas possible. J'ai plaqué mes mains sur mes oreilles. Impossible de lui fermer les yeux. Je me suis agenouillé et j'ai cherché ses papiers, les ai trouvés. Je suis parti, en le laissant. J'entendais le souvenir de sa voix. J'aurais aimé être son copain... Il m'aurait appris des choses.

Je grelottais, ce n'était pas l'altitude, le froid. J'avais trop pleuré. J'étais épuisé, désespéré. La nuit était silencieuse, elle attendait le jour sans se biler. J'ai imaginé que je tendais un miroir à Pierrot à l'instant de sa mort et qu'il se voyait avec son visage d'avant. Il mourait tranquille. Un chevreuil a détalé brusquement. J'ai eu peur. Il a pété bruyamment. Je ne le voyais plus mais je l'entendais courir entre les arbres. On avait tous peur. Les Allemands avaient peur. On se tuait à cause de ça. Je n'entendais plus le chevreuil. J'ai ri en pensant à son pet bruyant. J'ai caché mon visage dans mes mains pour échapper à mon sort.

J'ai levé les yeux, le ciel était plus clair. Tout allait recommencer d'est en ouest. J'avais envie d'une boisson chaude, d'une cigarette. Pour la boisson chaude, c'était mal engagé. J'ai quitté la forêt sans m'en rendre compte... Surpris, à découvert. J'ai couru sur un pré en pente, espérant ne pas entendre un « Halte ! », des commandements hurlés, les détonations. Là-bas un oiseau a surgi de la terre vers le ciel. J'ai déboulé sur une route en terre que j'ai traversée. Je me suis enfoncé sous des pins et des fayards. Plus bas, les châtaigniers prendraient le relais.

J'ai contourné un rocher imposant qui m'a fait songer à un homme de dos, penché. Il était creusé à son pied et j'ai décidé de me reposer dans cette sorte de niche. Je me suis assis là. J'ai ouvert le paquet de cigarettes que m'avait donné Pierrot, des Player's. J'en ai allumé une, tant pis pour le risque. C'était la première fois que je fumais du tabac blond. Pas comparable du tout avec le gris ou une Gauloise. Je n'étais pas un fumeur, je n'avais pas l'argent, ni l'envie. Je n'y connaissais rien. Sauf qu'au bon moment ça pouvait aider à être mieux, à se détendre ou à pleurer. Je regardais les arbres, un bout de ciel. C'était le présent, mon présent plutôt. Mon avenir devait germer dans ce que je voyais, dans toutes mes perceptions, cette odeur de terre, mes souvenirs, mes regrets,

dans les désirs que je ne m'avouais pas... Les rêves que je m'interdisais pour pouvoir encaisser la vie... Et le hasard. Il m'arrivait de me demander si le présent et le hasard n'étaient pas confondus au point de n'être qu'un. Si bien qu'on contemplait le ciel sans savoir qu'on contemplait le hasard.

Je me suis éveillé comme si j'étais une partie du ciel et de la terre, des odeurs, du sifflement du merle... De la rumeur apaisante du vent. Sentiment mystérieux et extraordinaire que je ne connaissais pas. Je l'exprimais mal. Ce n'était pas un problème de mots, de vocabulaire. Tout n'était pas partageable, même avec soi-même. Je suis descendu vers le fond de la vallée. Il faisait frais. Au soleil, il devait être huit heures. J'ai dit adieu à Pierrot et à Bernard. « Il fallait laisser les morts en paix », disait la vieille Adèle. Depuis elle avait dû mourir. Peu à peu, les châtaigniers ont pris la place des pins... J'entendais la rivière. Je voulais vivre et je pensais à ce qu'avait dit Pierrot : « On n'entend pas la balle qui nous tue. » Ça me rendait grave, ça résonnait en moi. J'ai enterré ses papiers comme si c'était une tombe que je refermais, sa tombe. Je me suis signé et j'ai dit le Notre Père. Ce n'était pas malhonnête, je ne contestais pas l'existence de Dieu pour les autres.

Je m'étais lavé, j'avais nagé à ma manière dans un trou d'eau. J'avais fait une sieste. Pris mon temps, fainéanté. C'était la première fois de ma vie. J'avais presque oublié que j'avais faim. J'avais cherché le chapeau de Léon et je ne l'avais pas trouvé. Un chapeau de paille, c'était utile l'été... Il approchait. Je longuais une béalière. J'ai ralenti. La béalière amenait l'eau à un moulin, je risquais de rencontrer des gens, d'être vu à mon insu, ce qui était plus dangereux... Des cris. Quelqu'un hurlait, suppliait, c'était une femme. Des gosses se joignaient à elle. J'ai avancé en prenant mes précautions, j'avais de l'expérience. J'ai fini par m'arrêter. Pas besoin d'aller plus loin pour voir sans être vu le moulin en surplomb de la rivière. Du côté qui tournait le dos à la rivière, un homme était maintenu par deux autres. Il avait été tabassé. Sa femme et ses enfants, deux filles et un gamin, pleuraient et criaient. Trois types rigolaient en fumant, ils devaient commenter la scène. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient. Deux autres installaient une corde. Un gars avec un masque de carnaval imitant la tête d'une vache est sorti du moulin. Il a brandi une chaise en gueulant : « Pour que ce collabo aille en enfer ! » Ses compères l'ont applaudi.

Un de ces salauds a jeté à terre la femme qui voulait intervenir, sauver son époux. Devant moi, à quelques mètres et de dos, un bonhomme se branlait. Ils ont passé la corde au cou du condamné, qui a imploré la pitié. Celui qui avait le visage caché par le masque de carnaval en a équipé le condamné. Les autres ont rigolé. Le petit garçon a hurlé : « Papa ! » Les tueurs ont monté le condamné sur la chaise. Ils ont entonné *La Marseillaise*. Celui qui avait porté le masque a donné un coup de pied dans la chaise, elle a ripé. Le condamné a gigoté et a essayé de se débattre avant de mourir. Le petit garçon a fui en courant vers la rivière. Celui qui se branlait en avait fini, il a essuyé ses mains sur sa veste et m'a aperçu. Il a grogné quelque chose et s'en est allé en se

retournant vers moi, le visage déformé par la haine. Les tueurs sont partis d'un bon pas, en parlant fort, certains riaient.

La femme a couru vers son époux et a enlacé ses jambes en gémissant. Une des petites filles se tordait les mains, l'autre sanglotait. La femme criait, elle disait qu'elle voulait mourir. Elle hurlait le prénom de son mari, sa douleur, son désespoir. Moi, je me disais que le mec était peut-être une ordure... Mais lui faire ça devant sa femme et ses enfants... Il pendait, indigne, avec son masque de carnaval. Ce n'était pas possible. Je ne pouvais pas accepter ça. J'ai marché au grand jour, une des petites filles m'a vu et a reculé. L'épouse se lamentait toujours, enlacée au ventre de son époux. J'ai remis la chaise sur pied, je suis monté dessus et j'ai ôté le masque de carnaval qui cachait le visage de l'homme. Il m'a regardé et j'ai eu honte. Je suis parti... Je me sentais dégueulasse, avili.

J'ai rejoint la rivière sans parvenir à me ressaisir. Je me suis aperçu que j'avais le masque dans les mains, je l'ai jeté et écrasé avec mon talon... J'aurais voulu le faire disparaître. Le gamin m'observait, assis, ratatiné au bord de la rivière. Il devait avoir dans les sept, huit ans. Il ne pleurait plus. Il était blafard. Il a tourné la tête pour éviter mes yeux... Il avait des guiboles déjà tannées par le soleil, griffées par les ronces. Un gros bleu sur la cuisse droite. Sur le haut du bras droit. La pommette marquée. Je me suis assis à côté de lui. Je me souvenais un peu quand j'avais son âge. Je l'épiais. Tout venait de changer pour lui. On avait pendu son père avec une face de vache. Le père était mort, lui, le petit, était maintenant le seul homme de la famille. Il fallait que je l'aide. Je lui ai offert mon paquet de Player's sans le regarder. C'était important de fumer pour un gars. J'ai senti qu'il se servait, je l'ai imité. J'ai craqué une allumette et la lui ai proposée sans le regarder. Il a pris son temps, je me suis cramé les doigts. J'ai dépensé une deuxième allumette pour ma cigarette. Il a toussé, j'ai toussé.

— Des anglaises, ai-je dit, c'est la guerre. On fume ce qu'on trouve.

Plus un mot pour éviter celui de trop... La rivière, nos clopes. J'ai traité mon mégot selon mon habitude. D'un coup d'œil en biais, j'ai constaté qu'il

m'imitait. Ça m'a fait plaisir, j'ai pensé au vieux de ma jeunesse. J'ai passé mon bras gauche sur son épaule, on est restés comme ça quelques minutes. Des cris... On l'appelait.

— Jamais tranquille, ai-je marmonné.

Il a haussé les épaules.

— Il te cognait ?

Il a hoché la tête.

— C'est fini maintenant.

On s'est dévisagés. Il a encore hoché la tête, les yeux pleins de larmes. Elles l'appelaient : « Jacques, Jacques ! Où tu es ? Réponds ! » De plus en plus inquiètes et folles. Je me suis levé, il s'est levé. Il est parti les retrouver... Il s'appelait Jacques, c'était bizarre. Je ne le reverrais plus, j'ai redescendu la rivière. Un peu plus loin, j'ai entendu la détonation. Un fusil de chasse. Il m'avait tiré de trop loin. J'ai couru entre les arbres. Je me doutais qu'il ne gâcherait pas une deuxième cartouche. Ce genre de salaud était forcément radin. Les Benz perdaient la guerre, rentreraient chez eux ou mourraient... Les plus dangereux désormais n'étaient plus les Benz, c'étaient les Français.

Les étoiles semblaient bourdonner dans le ciel. La pendaison du père avec un masque de vache me hantait. Je ne pouvais pas la digérer. J'avais dormi dans les châtaigniers. J'avais faim. Froid. J'ai remis mon chandail. J'avais envie de fumer pour tromper mon estomac et mes sens. Je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas me faire repérer. J'ai pensé à Bonnet... Pourvu que je le revoie. Un coup de feu au loin, un autre. Un fusil de chasse. Un braconnier ? Je suis parti vers le rendez-vous au travers de la forêt. J'arriverais sur la route en terre, je presserais le pas, je me sentirais vulnérable. Comme souvent, je me projetais dans le futur pour échapper au présent, détourner mon angoisse. Vivre en fait était insupportable... Et on avait peur de la mort, on était abracadabrants.

Burle est apparu. Aucune lumière... Minuit sonnait. Je suis entré dans le village par la rue principale en rasant les murs. Je suis passé devant la mairie. Un chien a jappé. Je l'ai conjuré de la fermer. Je suis arrivé à un pont qui enjambait une rivière et j'ai distingué l'église sur ma gauche. Un autre chien s'y est mis, et un autre. Plus loin, j'ai trouvé la voie romaine. Je transpirais. La crainte des ennuis. J'ai entamé la montée. J'ai traversé une route. Je suis passé devant une maison... Un chien a grondé, aboyé. Il ne voulait pas cesser. J'ai accéléré. La côte était rude. De nouveau la transpiration. J'ai trébuché. Vu du sang sur un pavé... Du sang encore un peu plus loin. Le chien a fini par abandonner. Un croisement, la voie romaine se divisait en deux. Je suis resté sur la droite et j'ai grimpé sans ralentir. Du sang là, un blessé ? Un copain blessé sur le plateau ? Le souvenir du guet-apens de la nuit précédente m'a happé. J'imaginais le phare blême, les coups de feu. J'ai pivoté... Que dalle. Le village à peine visible. Ça ne changeait rien pour le sang. Un gars avait reçu... Bonnet ? Pourvu que non. Je suis reparti. La voie romaine est entrée dans une forêt, je me suis senti un peu moins exposé. Quelques centaines de mètres plus loin, je suis parvenu au croisement où je devais attendre. Il y avait quelques

gouttes de sang. Je ne pouvais pas rester là longtemps. Je me suis retourné pour voir un homme de haute taille, décharné, barbu... Un ogre, quoi.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Le car m'a laissé...

Des ombres sont apparues sur l'eau...

On a fait halte vers les huit heures...

On s'approchait de la ferme...

Je grelottais...

Je me suis éveillé...

Je m'étais lavé...

Les étoiles semblaient bourdonner...

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

5, rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07

joellelofeld@yahoo.fr

© Éditions Gallimard, 2024.



Couverture :

Robert Morris, Untitled, 1974, sérigraphie (détail).

Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. GrandPalaisRmn / Philippe Migeat.

Avec l'aimable autorisation © 2024 The Estate of Robert Morris / ADAGP.

À la descente du car, au lieu d'aller rejoindre la ferme où l'Assistance l'a placé, Jacques décide de prendre du bon temps. C'est le 6 juin 1944, son anniversaire, il a dix-sept ans. Il pique une tête dans la rivière. Il ne sait pas nager... une façon de s'y mettre, de vivre. À la sortie de l'eau, des hommes armés l'interpellent et lui apprennent que les Alliés ont débarqué. Jacques se joint aux résistants. Ils tombent dans un traquenard. C'est l'heure des règlements de comptes et les justes vont payer. On les balance à la Gestapo. On les traque pour les massacrer. Jacques s'enfuit. Il perd son talisman mais trouve l'amour... et sa mission. En elle, il met toute sa force, tous ses espoirs, sa loyauté. Malgré la haine et la guerre, il la mènera, par-delà les mers, jusqu'à son terme.

RICHARD MORGIÈVE est l'auteur de trente-deux romans et trois pièces de théâtre publiés aux Éditions Ramsay, Robert Laffont, Calmann-Lévy, Carnets Nord, entre autres. En 1995, Joëlle Losfeld reprend *Un petit homme de dos*, qui est un véritable succès. Elle a depuis publié *Mon petit garçon*, *Bébé-Jo*, *La demoiselle aux crottes de nez*, *Mondial cafard*, *Les hommes*, *Le Cherokee* – prix Mystère de la critique 2020 et Grand Prix de littérature policière 2019 –, *Cimetière d'étoiles* et *La fête des mères* – prix Georges Brassens 2023.

Du même auteur chez le même éditeur :

Un petit homme de dos, 1995. Première édition, Ramsay, 1988.

Bébé-Jo, 2000.

La demoiselle aux crottes de nez, collection Arcanes, 2001.

Mon petit garçon, collection Arcanes, 2002.

Mondial cafard, collection Arcanes, 2005.

Les hommes, 2017.

Le Cherokee, 2019 ; « Folio Policier » n° 919.

Cimetière d'étoiles, 2021 ; « Folio Policier » n° 948.

La fête des mères, 2023.

Chez d'autres éditeurs :

Allez les verts, Albin Michel, collection Sanguine, 1980.

Branqu'à part, Albin Michel, collection Sanguine, 1981.

Chrysler 66, Albin Michel, collection Sanguine, 1982.

Sympathies pour le diable, Albin Michel, collection Sanguine, 1983.

Gare indienne de la paix, Fleuve noir, Engrenage n° 79, 1984.

Des femmes et des boulons, Ramsay, 1987.

Fausto, Robert Laffont, 1990.

Andrée, Robert Laffont, 1993.

Cueille le jour, Robert Laffont, 1994.

Sex vox dominam, Calmann-Lévy, 1995. Réédition, Pocket, 1998.

Mon beau Jacky, Calmann-Lévy, 1996. Réédition, Serpent à Plumes, 2002.

Legarçon, Calmann-Lévy, 1997.

Tout un oiseau, Pauvert, 2000.

Ton corps, Pauvert, 2000.

Ma vie folle, Pauvert, 2000. Réédition, Pocket, 2002.

Deux mille capotes à l'heure, Pauvert, 2001. Réédition, Pocket, 2005.

Ce que Dieu et les anges, Pauvert, 2002.

Full of love, Denoël, 2004.

Vertig, Denoël, collection Roman français, 2005.

Miracles et légendes de mon pays en guerre, Denoël, collection Roman français, 2007.

Cheval, Denoël, collection Roman français, 2009.

Mouton, Carnets Nord, 2010.

United colors of crime, Carnets Nord, 2012.

Boy, Carnets Nord, 2014.

Love, Carnets Nord, 2015.

Martyrium, La Dragonne, collection Curiosa, 2015.

La trilogie (*United colors of crime*, *Boy*, *Love*), Carnets Nord, 2017.

Préface

Jean-Patrick Manchette, *Lettres du mauvais temps. Correspondance 1977-1995*, La Table ronde, 2020.

Cette édition électronique du livre
La mission de Richard Morgiève
a été réalisée le 17 juin 2024
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073079688 – Numéro d'édition : 639058).

Code produit : Q09523 – ISBN : 9782073082510 – Numéro d'édition : 640547.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.